Hier il n'y avait rien…

Joli conte artistique pour petits et grands

Il était une fois une jolie fille. Son prénom était Argitxu. Elle habitait le petit village de Lacarry en Haute-Soule.
Argitxu avait les plus jolies seffes du coin. Même Fontanelle, sa grande sœur qui en avait de très belles aussi, n'arrivait pas à la cheville de ces seffes. Argitxu était également pourvue de magnifiques chinons suspendus par des tontés au large panache auréolé. Ses parents les lui avaient offerts à sa naissance, mais ce n'est qu'à l'adolescence qu'ils prirent une dimension importante voire exagérée et qu'elle s'en soucia.
Comment se put-il, se dit-elle, que je ne vis point ce que j'avais sous le nez, ces derniers mois ? Comment ces deux berges rondes et flottantes sont-elles sorties de nulle part comme les bourgeons au printemps, les brebis hors de la bergerie, les nuages d'un ciel d'octobre ? Comment se sont-elles posées là, apparemment pendant que je révisais ma géographie et mes mathématiques, ou alors pendant la sieste, que sais-je ? Il n'y avait rien … et là, paf !
Qu'elle était fière, Argitxu de ses seffes, et de ses chinons au large panache auréolé ! Elle les amenait partout où elle pouvait, les cachant de manière ostensible sous de la toile accommodée avec précision, qui serrait ici, lâchait là ces rondeurs sublimes, collines éclatantes, comme celles hallucinées de Burkegi du côté de Larrau ou le joli col de Lichans. Il ne fait aucun doute qu'entre collines et dolines les zones sombres qui pénétraient le ventre de sa terre commençaient à fumer et les parois suintaient et tout devenait vibrant comme un volcan prêt à se réveiller. Autant le dire, il commençait à faire chaud.
Mais vous aussi, un jour, qui que vous soyez, vous avez dû faire l'expérience de quelque chose que vous eûtes sous le nez et dont vous ne vous souciâtes guère jusqu'au jour où il prit dans votre vie une dimension importante. Hier il n'y avait rien … et là, paf !
Argitxu, en fouillant un peu, découvrit très vite sous le drap son noc qui pleurait depuis tant d'années, ses cascatelles d'eau chaude. Exprimant sa tristesse de n'être qu'un pauvre noc esseulé - réduit à une fonction malgré tout indispensable, pleurer, pleurer, pleurer ; vexé qu'on ne fit pas attention à lui – il décida de rougir le drap blanc de Mademoiselle. Tiens donc ! Noc s'ennuie, noc se regimbe, met le drap dans de beaux embarras !
Et les doigts de la jeune fille s'occupèrent durant des mois, écrasant dans ses paumes ses chinons au large panache auréolé sous l'œil et les mains cadenassés du drap, explorant son noc jusqu'au nectar, accrochant les seffes de ses doigts d'elfe, y plantant ses ongles en pensant à d'autres mains beaucoup moins siennes. Qu'elle était heureuse, Argitxu de ses seffes, de son noc et de ses chinons avec qui elle s'amusait

tant. Tellement qu'elle en oublia Pottolo le gros nounours que lui offrit l'oncle Pettan à son sixième anniversaire.
Mais il lui manquait quelque chose. Une onde - comme celle d'une vague têtue s'approchant d'une plage impatiente - lui parcourait le sang de son corps et ne lui laissait nul répit. Des frissons comme des insectes microscopiques parcouraient ses os à en faire pulser la moelle. Quelque chose à n'en pas douter devait s'accomplir qui est de l'ordre de cette torpeur magique qui prend les hommes et les femmes, *subito presto,* à cette époque où le printemps se jette sur tout ce qui bouge d'un bout à l'autre de la planète. Assez de succédané, se dit-elle, je veux me damner, avec succès, je veux succès et succès encore.

Dans le même village vivait un jeune homme, Xalbador était son prénom. Il était apprenti forgeron chez Mr Arostéguy qui travaillait au quartier Apezarenia. Xalbador avait hérité de ses parents d'un outil qui portait le nom de tibe. Un genre de lime dont le garçon n'avait découvert l'utilisation que vers ses 15 ans. Un jour, il tomba incidemment sur cet instrument en fouillant dans la poche de son pantalon. La surprise fut à peu prés la même que celle d'Argitxu. Hier il n'y avait rien ... ! Comme jusqu'à présent, il voyait cet instrument tout petit, il se demanda tout à coup si ce n'est pas lui en entier qui avait rétréci. Que nenni ! Rien autour de lui n'avait bougé dans sa dimension originelle. La chaise, pareil ! La table, pareil ! La lampe, pareil ! Son outil - s'élevant comme un obélisque au dessus d'une plaine soudainement fertile en Egypte - semblait une apparition bien plus incroyable que celle que vit Fatima au Portugal ou Bernadette Soubiroute à Lourde. Sa tibe dans sa main il commença à s'amuser. Dans l'air sapide des fins de soirée, celui des matins pluvieux, il commença à manipuler ce qu'il nomma désormais son joyeux Pinocchio. Ebranlé, ses yeux en volume s'esbroufaient de cette œuvre qui montait. A chaque fin d'exercice, il aspergeait de ses assauts la peau tendrement feuillue des liquidambars, la croûte épaisse des chênes pubescents. Les pétunias et les glaïeuls reçurent également en pluie les perles satinées et gluantes sur leurs joues de fleurs. Un merle même, curieux comme on en fait plus, goba dans son bec ce qu'il put, s'en alla en sifflotant, se jurant même de revenir dans les parages.
Tout vint naturellement à Xalbador, dès qu'il prit son joyeux Pinocchio dans sa main. Un vrai miracle. Cela devenait comme la respiration, la déglutition, la parturition. La maturation à ce sujet étant chose évidente comme les dents qui poussent. D'aucuns le surprirent souvent en pleine maturation.
Xalbador commença très vite à s'égayer assez régulièrement dans la nature de Basabürüa. Quelques jeunes filles et quelques jeunes hommes se retrouvaient le samedi après-midi prés de l'Apoura, une petite rivière qui prend sa source à Lacarry au Pic des escaliers et qui va se jeter sans scrupule dans le Saison au village d'Alos-Sibas-Abense. Ce petit pré qui n'était visité jusqu'à présent que par quelques loutres et quelques lamin, voyait à présent arriver à chaque printemps des cohortes d'adolescents

et d'adolescente avides d'art plastique et de jeux de toutes sortes. Hier il n'y avait rien ... !
Des buis profonds, des rochers impassibles et invulnérables, des haies infranchissables d'aubépines et de lauriers, des châtaigniers et des hêtres majestueux entouraient le pré et le rendaient invisible et inconnaissable à des kilomètres à la ronde.
Dans ce lieu, chacun(e) sortait tout ce qu'il avait dans les nippes et les déposait en désordre sur l'herbe tendre et délicieusement fleurie du printemps. Dans les fourrés, sous les buissons, des couples avaient fait des nids de paille où s'allumaient des feux et l'on entendait des grincements d'œsophages et des glapissements. On se regardait, on se faisait des louanges, certains avaient du talent, échangeaient des trucs et des astuces. D'autres avaient beaucoup d'idées et les donnaient à ce qui n'en avait point. On buvait du petit lait, on tâtonnait avec l'indicible. Tout cela fit qu'au final, les après-midi passaient très vite, foi de petites pâquerettes un peu raplapa quand même sous les chairs en feu. Foi de fourmis qui se régalaient à monter sur toutes ces montagnes qui bougeaient d'avant en arrière et qui étaient devenues en quelques sortes leur fête foraine... Même s'il faut le dire, le risque était grand pour elles de se retrouver aussi plates qu'une crêpe, mais cela en valait tellement la chandelle.
Ce petit pré frémissant le long des berges de l'Apoura devint un haut lieu de la création vivante, de l'apprentissage, de la liberté et du partage.
Un beau jour, c'était en plein été, Xalbador et Argitxu se croisèrent. Elle partait à la « fête foraine », lui en revenait. Il était quelque peu maussade avec un air jusqu'à terre. Ces temps-ci, son corps avait beau être tous azimuts, le cœur ne marchait pas dans le même chemin. Cependant, quand il croisa Argitxu, son œil vibra et son corps se tendit vers les hauteurs des plus grands arbres.
-Bonjour mademoiselle, cela fait quelques temps que je viens et je n'ai jamais eu l'occasion de vous croiser prés de l'Apoura.
- Non, il faut dire, il y a tant de monde là-bas répondit la demoiselle en riant. Mais je vous connais un peu, vous êtes de la maison Xorieki. Mais ce n'est pas une tâche là que vous avez sur votre col ? Montrez-moi ça...
Ni une ni deux, Xalbador et Argitxu interrompirent un peu leur conversation et se retrouvèrent dans un buisson, chatouillés par les branches d'un hêtre. Les mains cherchaient leur chemin dans cette nature folle et exubérante, redessinant au clair rayon d'un soleil médusé le galbe d'une seffe, croquant le noc ouvert comme la première rose du premier printemps, sculptant les chinons au large panache auréolé, susurrant à l'oreille de la tibe de cette belle langue que l'on pratique ici ! Quelques fourmis, deux scarabées, cinq coccinelles regardaient la sculpture à deux têtes se détacher, se tourner, se resserrer, se redétacher. Avec la lumière en pleine de face, les insectes ne voyaient que les ombres des corps qui se transformaient, et s'étiraient comme si les collines s'étaient muées et faisaient des spectacles d'ombres chinoises. Quand à la tibe, la magie faisait qu'elle n'avait plus besoin de mains. Comme deux paires d'yeux qui se seraient collés sur le gland d'un chêne pour trouver une terre

accueillante, elle trouva sa route et s'engouffra dans l'antre préhistorique comme un seul homme.
Quelques mois après tout avait pris de la matière. Les lignes d'Argitxu s'étaient tendues à l'extrême et une troisième colline sur sa face juvénile avait poussé. Tout avait gonflé et Argitxu était encore plus présente dans le monde, encore plus belle et lumineuse. Elle semblait pourtant tellement légère qu'on avait l'impression qu'elle se serait envolée si les mains de Xalbador, posées sur son ventre, ne se posaient pas bien à plat sur la splendide proéminence.
Et puis vint le moment où un cri tendu, celui de la rage de vivre, vint percer l'espace.
Hier il n'y avait rien... !
C'est vrai, le printemps est là et tout est gros dans la nature, tout est en fureur quand vient le mois de mai et qu'on se retrouve dans le petit pré le long de l'Apoura.
Demain encore on viendra, on plantera des arbres ici, des buis profonds s'il faut, pour garder la magie secrète de ce petit coin. Dès que le soleil reviendra la semence remontera comme remonte la sève dans les arbres, comme revient le soleil à l'est tous les matins. Et puis on se retrouvera pour jouer et pour sentir, médusés, à chaque printemps les bourgeons gonflés de désirs.

Laurent CAUDINE
http://xiberoa.blogspot.com/
l.caudine@wanadoo.fr

Le 17 janvier 2010